

Bernardis Frédéric
37 av EMILE ZOLA
Le Sudeco bat A
26100 ROMANS

pseudonyme : Rosie

Suburban subway rider

« Il y a un moment où on est tout seul quand on est arrivé au bout de tout ce qui peut vous arriver. C'est le bout du monde. Le chagrin lui-même, le vôtre, ne vous répond plus de rien et il faut revenir en arrière alors, parmi les hommes, n'importe lesquels. On n'est pas difficile dans ces moments-là car même pour pleurer il faut retourner là où tout recommence, il faut revenir avec eux. »

Céline

« L'enfer, c'est les autres. »

Sartre

333 : pas de réponse.

Se demander ce qu'il fichait là, transi, sur le confin ivre du monde.

Se demander où les bouteilles d'alcool l'avaient mené.

Se demander le nombre écoulé de grammes.

Se demander ce que signifiait vivre.

Il s'en posait des questions, qui restaient lettres mortes.

Le combiné pendouille au bout du fil, il oscille dans l'air froid suspendu. Un son, une droite uniforme, indéfiniment prolongée : la ligne est coupée. Il a plus d'unité, épuisé son crédit ; il est prostré, dans la cabine, en larmes ; foule de mots gravées sur le plexiglas : *Mari la pute* ; des mégots à ses pieds, quelques cannettes ; ça sent le clope froid, la bière aigre.

Banquise immense, horizon blanc, sur la perte de vue.

Pour réfléchir, il aurait du temps désormais... ça ouais, du temps, il en aurait – de reste.

.....

Hiver. Un petit matin blême, incolore.

Signal sonore bref : café chaud prêt : lavasse infecte étourdiment crachotée de la machine. Il en lape un coup : ça lui brûle la gorge. Parfait. Il sort. Ça lui prend l'esprit, ça le remet d'aplomb.

Station service minable sur le bord d'une autoroute déserte ; pompe essence et voiture sport rouge rutilante à l'arrêt. Petit vent glacé qui coure sur l'échine : tu relèves ton col. Ta bobine est pas belle, décharnée, elle est pâle, a l'œil cerné salement... T'allumes une cigarette et tu rejoins la sport rouge rutilante ; fais mort, ça lourde... En pestant, tu grattes un givre accumulé par plaques au pare-brise... Tu tires une dernière taffe, œil rivé sur le filtre, cependant que la pompe rend ses litres de fuel dans le cul de la sport. On se niche ensuite dedans la sport, on se rabougrit dans son siège. On envoie dinguer la cigarette ; on remonte la vitre ; on met du dub, la basse tombe et martèle un rythme régulier, lourd ; l'habitacle s'embue.

Tout peut cramer, t'en as rien à foutre.

Ça fait des jours que tu dors plus.

Est-ce qu'il le faudrait ?

Y a personne, alors tu pars sans payer.

Y a plus personne nulle part. C'est mort.

Tout peut cramer, t'en as rien à foutre.

Tu veux juste mettre à pleins gaz, braqué sur la terre polaire, comme une balle, bourrer le cul du mur du son, entendre un grand " boum " sur le terminus de la terre et t'éjecter dans l'air statique interstellaire, te confire dans le calme immobile à la vacuité cosmique...

.....

7 heures 03. Petit matin maussade en automne.

On est sur un quai, sous la terre ; un type attend le métro. Ce type a des soucis : il a la peau noire, dreadlocks en choux fleur, il fume du crack, son père en cabane et sa mère alcoolique se vend. Aux frères et sœurs, il leurs parle pas.

Au reste, il ne voit personne.

Tous les matins, il attend son métro. Tous les matins, c'est une masse de gens, qui compresse devant lui, s'agglutinent afin d'arpenter le sein du boyaux, de l'intestin de la ville, dans un charroi morne de rame, un gros magma mouscailleux de détritiques qui ressortira sur un autre point quelconque ; un gros magma mouscailleux de détritiques solidaires, agglomérés, compacte d'yeux pochés, de dépressions réprimées, de suicidaires avortés, d'âmes ectoplasmiques, qui n'ont plus d'égard qu'à leur petit espace minable, leur sanctuaire

standardisé sur des télévisions, des radios, des journaux, leur suicide bidon, leur ridicule hurlement à l'aide. Aux autres, encore embrumés qu'ils sont dans leur sommeilleux café noir, ils leurs sont parfaitement indifférent.

Alors la rame se met en branle, en silence, avec la morosité dégueulasse des égocentriques, on s'enfoncé dans un trou noir. A côté, deux gamines papotent sur le sujet de Dan, un type trognon qu'est toujours assis devant, au self, et qu'est timide, mais trognon ; elles se mettent d'accord pour l'aborder. Elles parlent tout haut, tout le monde en a cure, encore dans leur café noir ; les deux gamines aussi, de toute façons, sans le savoir, elles sont calfeutrées en elle-même, causent même pas du même gars. On est tous entassé l'un sur l'autre ; on surnage, dans une sphère qui n'est pas la nôtre, une sphère commune d'emprunt, sphère par procuration ; on n'a qu'à peine le sentiment de nous même, on est nul.

Tous les matins, c'est un spectacle miraculeux d'architecture urbaine, contemporaine auquel il assiste, une colonnade humaine, la pierre organique, des murs qui se meuvent, un décor de chair.

Le métro s'arrête, on s'extirpe en masse.

.....

Il aurait préféré triper sur les platines ce soir-là, mais il jouait aussi royal avec une gâchette ; c'est ce qu'on avait entré, du moins, dans le crâne des gens. Avant, il s'en targuait, ça fournissait des arguments de poids, pour les deals qu'il passait au forceps. Seulement, pour le présent, il s'agissait de passer à l'acte.

Un gros bonhomme noir à la petite tête chauve en face de lui, toute allure et tout foudre dehors, se fend d'un sourire émaillé d'argent. On est dans l'obscur sous-sol d'un night-club jazz, c'est des boissons psychotropes et du sex à la curée, lumières rouges et bleu stroboscopiques ou corps lascifs en expansion. *Summertime*. Un poème. Les sbires malabars dans les coins, carrés dans leur divan, le guettent en coulisse. Il sait pas pourquoi, en dedans, un truc l'exhorte à dire :

- OK.

Plus tard, quand il sortira renvoyer ses tripes, vers les heures boréales de l'aurore, on lui remettra le colis ; à l'intérieur : photo d'un junk ; Eagle et silencieux.

.....

C'est toujours lourd à porter, un macchabée ; même si celui-ci semble une allumette, qu'il a l'apparence d'un linge mal empesé, ou d'un feuillet délavé par les pluies ; ça fait toujours un poids. Il arrive aussi que dans un moment de vacance de l'esprit, on le laisse sur un banc, on lui dit de pas bouger, qu'on revient sous peu, qu'il aura la sucrerie s'il se tient ; les gens, noyés dans la vinasse du soir, ils s'en rendraient même pas compte ! Ils feraient tout pour pas y voir ! demeurer dans leur espace minable, leur sanctuaire standard et vapeur cathodique !... A l'extrême, ils verraient deux connards d'ivrognes. Aussi, on cavale, en transe, on panique, on cherche une idée ; un parking, voiture profilée sport rouge rutilante, un quinquacadre costar cravate en sort sa graisse, qui va voir sa maîtresse pour la nuit ; pour la nuit on fourre la graisse d'un quinquacadre costar cul dans une poubelle et queue rétractée ; voiture profilée sport rouge rutilante, à l'arrêt, devant un banc, dans un square ; un macchabée, sur la banquette arrière.

Cocktail éthylique crack et bullition du neurone. Barbote et tourne un cerveau. Voici le pieu.

.....

Le fard avait coulé, la peau s'était flétrie, l'os saillait ; il avait vu dans le blanc de l'œil l'hideur de l'homme. Y avait pas plus l'amour que la haine. Tuer c'était baiser ; baiser c'était tuer. Haïr aimer, c'était tout un, ça. Ça, c'était la passion. Devant l'indifférence, c'était panacée : s'entre calciner.

.....

Fleuve, aussi fangeux qu'un marais, qui coule en contrebas. Ciel anthracite. Imposant cube de béton. Accoudé sur le parapet, regard posé sur l'eau, il est ailleurs. Un tarmac en carafon, ça va ça vient. Dans la poche, ça se met à sonner ; il en tire un cellulaire high-tech. Clara. Tu décroches :

- Tu veux te foutre en l'air ?

Intonation teintée d'amertume, en même temps qu'elle est dure.

- C'est ça.

- Tu veux que...

Tu raccroches, y a rien à dire ; dans certains cas, les mots sont vides ; faut passer outre.

Le cellulaire est toujours à la main ; le regard est toujours posé sur l'eau. Passe une rafale. Y en a des qui s'y jette. Le cellulaire est toujours à la main, regard posé sur l'eau. Derrière toi, y a personne. Passe une rafale. Finalement, tu laisses tomber le cellulaire dans l'eau. Une fois qu'il est disparu, tu rebrousses chemin.

.....

8 heures 10. Petit matin maussade en automne.

Zone industrielle. Sport rouge rutilante entreposée sous l'ombre d'une usine désaffectée ; endroit condamné ; y a des planches de bois qui barrent l'entrée, des vitres éclatées ; quelque chose comme un squat. En tout cas, ça dort par terre, ça boit, ça crève dans la vermine et ça morfond. Plus haut, dans les combles, le type a son local, pour son négoce : la came. Il a des accords, aucune anicroche ; par le secteur, il est respecté.

Tous les matins, avant que le chaland ne se radine, il fait les comptes, pèse, coupe... Aujourd'hui, il a encore rien fait de tout ça ; ainsi qu'un autiste, il lambine devant le frigo ; il ose pas l'ouvrir. Ça finit par toquer à la porte. Il ouvre le frigo : un macchabée. Il referme et va sur la porte.

- Aujourd'hui y a rien, il dit.

Derrière la porte, on implore.

- Y a rien, il répète.

On donne à grand coup de juron à grand coup de pied dans la porte. Il saisit l'Eagle sur la table ; il inspire un grand coup pour calmer les nerfs.

.....

Petit matin maussade en automne.

Fleuve, aussi fangeux qu'un marais, qui coule en contrebas. Ciel anthracite. Imposant cube de béton. Sport rouge rutilante en station le long du parapet. Entre la sport et le parapet, un type a des soucis : il a la peau noire, dreadlocks en choux fleurs, nippe en baggy, par force ahans, en nage, il tire un cadavre, qu'il culbute dans le fleuve. Une fois que ce dernier est disparu, la sport rebrousse chemin.

.....

On est cul posé sur un gogue, pourtant, on n'écrit pas sa lettre au pape. On attend. La retraite est impec et sent la javel ; étincelante, toute en carreaux blancs, aseptisé comme dans les pubs. Faut des endroits clean pour y poser l'étron ? D'ici quelque instant, un junk à l'aspect d'une vieille branche grêle, tas d'os branlant sous la peau parcheminée, paraîtra pour vomir, livide et confondu d'avoir appris dans ce bar qu'il avait un contrat sur sa tête. Alors il prendra son plomb ; ensuite on bougera ses miches.

Pour lors, on est encore à se demander où c'est qu'on va lui coller le plomb, s'il n'y aura pas quelqu'un dans la ruelle, quand on l'hissera par la lucarne, si on pourra faire des bornes, un macchabée sur le dos, si c'est pas du traquenard, tout simplement, est-ce qu'on aura le cran d'y faire feu... Mais, des pas, qui se précipite : une personne est déboulée dans la salle ; elle ouvre un robinet. Lui ? Un temps ; clapotis d'eau contre la peau. Puis, les pas se rapprochent. On a l'Eagle tremblotant tendu des deux mains devant, braqué sur la porte ; et le pêne de se retirer de la gâche. On inspire un grand coup pour calmer les nerfs.

.....

Il est de ces putains de jours qu'on enverrait bouler en francis dans la lie d'une absinthe.
De ces putains de jours qu'on veut voir en cendre en l'âtre oublieux du sommeil.
De ces putains de jours qui, comme une encre, vous laisse un goût de feu dans la bouche.
De ces putains de jours, qu'il vous faut traverser, comme un mauvais rêve.
C'était par un jour comme celui-ci qu'il s'en allait à présent regagner son miteux de pieux, ne se connaissant plus lui-même, égaré dans le désert limbique à sa psyché.

.....

On s'en remet, cependant, de ces putains de jours.
Au matin, dominant le lavabo, sur la glace entachée de chiures, y a comme une tâche lointaine et sulfurée qui flotte dans ton œil. Il est pas tôt ; t'envoie pivoter la glace, en retire quelques cachets dans la main. Une gorgée d'eau, ça tombe en digestion.
Ensuite, une toilette plutôt sommaire.
Café croissant clope ; t'y touille une dernière spire blanchâtre.
Enfin, tu refermes sur toi la porte de l'appart. Clac. Un nouveau jour qu'il te faut affronter.
Tête baissée, casque baladeur et bonnet, caché dans sa grosse sape bouffante, un dub à plein régime, on arpente un bitume à grand pas, un peu pressé qu'on est. C'est comme ça, faut combler le temps, ça trépigne dans l'entraille. Un peu pressé qu'on est, comme à l'habitude, on divague en esprit. Sommeilleux café noir, qui se meut. Bientôt, on atteint la station métro ; on n'a pas vraiment regardé : le vrombissement de l'auto n'indispose plus, plus d'esquive à faire pour le piéton, peu nous chaut, les heures perdues de la nuit lancinent.
Mélodie sonore, annonce enregistrée. Y a personne. Dans la rue, ça t'a pas choqué ; pour le coup, ça t'interpelle. Autour de toi, y a personne, qu'une rame immobile au-devant ; les entrées, qui coulissent. Au-dedans tu mets le pied machinalement. Y a pas cohue. Heurt étouffé des entrées ; le métro s'ébranle. On enfonce sur le trou noir.
Un putain de jour ; à nouveau ; c'est tout.
Un peu corniaud, ça file un mauvais coton.
Advienne que pourra, tu peux faire quoi ?
Le sommeil manque et c'est tout.
Ça finit par ferrailer strident. La rame stoppe lentement. C'est le sein du trou noir.
Silence arctique.
Tu vas de rame en rame ; désolées toutes. Aussi, c'est comme une franche angoisse qui commence à remonter par la bile. Tu finis par arriver au cockpit. Noël ! Par le vitrage

plastique, quelqu'un qui fourrage dans sa veste, au-dessus du tableau de bord. Tu tambourines à vive force ; ce quelqu'un fait volte face. L'œil se révolte ; le penser se liquéfie.

- Con. La mort, tu connais ?

Ce quelqu'un qui te parle, il a l'aspect d'une vieille branche grêle, tas d'os branlant sous la peau parcheminée, vieux feuillet délavé d'avoir trop longtemps subi l'eau ; ce quelqu'un, c'est un Eagle qu'il a dans la main. On panique, en transe, on cavale, à rebours ; en transe on presse un bouton, presse un bouton pour accéder à l'autre rame. Coulisser et ça donne sur une retraite impec et sentant la javel, étincelante comme dans une pub et toute en carreaux blancs. Le quelqu'un tas d'os branlant vieille branche feuillet délavé junk tient le gun à bout de bras calé sur ton front. On est fin douché :

- C'est froid, c'est blanc.

Bang.

Bille en tête et mal de crâne carabiné, le type se redresse en sueur sur son miteux de pieux.

Peut-être il existe un point de non-retour.

Y a quelque chose qui va de guingois, c'est ce qu'il pense en regardant aux persiennes. Dehors, il fait nuit, tout est calme. Ça lui met la boule dans la gorge. Il mire sa gueule dans la glace entachée de chiures : elle est pas belle, décharnée, elle est pâle, a l'œil cerné salement... Ça va pas, pas du tout ; le type envoie pivoter la glace, en retire quelque cachets. Une gorgée d'eau ; ça passe pas. Tout ressort avec la bile.

Un mauvais rêve.

En tout cas, le type a juste torché sa bouche qu'il tressaute : ça sonne dans la poche : un cellulaire high-tech, qu'il regarde dérouté. Il le tire en tremblant. 333. Il le porte à l'oreille :

- Et l'enfer, con, tu connais ?

Ça raccroche.

Après, c'est un câble qui pète. Il a vociféré toute la nuit durant, qu'il allait la trouer pour de bon sa peau, qu'il le dénicherait ce junk, il a défoncé toutes les portes de son immeuble, tout chambardé, renversé les poubelles, explosé les vitres de plusieurs caisses, couru la ville dans sa majeure partie, sacrant d'imprécations toute la terre, l'univers avec, il a même fait flamber des buildings. Pas un chat. Y avait personne ; le monde était envolé.

Alors, au petit matin, il s'en retourne à sa turne, ressort du tiroir de chevet l'Eagle qui traîne et se brûle la cervelle.

Il a l'arme encore posée sur la tempe, alors qu'il rouvre l'œil.

On est dans une cabine téléphonique ; foule de mots gravée sur le plexiglas : *Mari la pute* ; des mégots à ses pieds, quelques canettes ; ça sent le clope froid, la bière aigre.

Banquise immense, horizon blanc, sur la perte de vue.

De gros paquets de buée lui sortent, et par la bouche et par le nez ; il fait quelques pas dans la neige, qui lui monte à la cheville ; il n'est plus qu'un petit point, sur l'horizon, dans le soleil frigidé du matin. On entend une détonation ; le point tombe.

On a l'arme encore posée sur la tempe, alors qu'on rouvre l'œil.

On est dans une cabine téléphonique.

Banquise immense, horizon blanc, sur la perte de vue.

Sans sourcîment, on appuie sur la détente.

Il existe un point de non-retour.

....

333 : pas de réponse.

Se demander ce qu'il fichait là, transi, sur le confin ivre du monde.

Se demander où les bouteilles d'alcools l'avaient mené.

Se demander le nombre écoulé de grammes.

Se demander ce que signifiait vivre.
Il s'en posait des questions, qui restaient lettres mortes...

Présentation sommaire de l'auteur :

N'a jamais été publié dans quelque fanzine ou maison que ce soit. A 19 ans. S'intéresse à l'écriture comme art par défaut, vecteur d'image, dérivatif de l'art cinématographique. Expérimente une écriture minimaliste, en mesure d'en retranscrire la force d'impression, l'impact visuel.

Peut détonner avec la ligne éditoriale de prime abord, mais l'idée d'être seul avec nous-même pour l'éternité, pour peu qu'on l'envisage, semble assez saisissante, voir carrément effrayante. Ambiance Kafkaïenne, sous fond de Tarantino, Dostoïevsky. Quelque chose qui se veut dans l'esprit *Little Odessa*.

Affectionne la tournure pédante et les innombrables références ; lui permet de se mettre en retrait, de mettre en avant le travail artistique (si vous daignez le juger tel), car rien ne l'incommoder plus que se présenter.

